

paissant de tous les côtés; tous ces objets, dit M. Henderson, soulagèrent nos yeux fatigués de la vue continuelle des cailloux et de la neige. Nous descendîmes par une pente douce du haut du plateau, dont l'élévation est au moins de 2,500 pieds; le défilé par lequel on entre dans la vallée, s'élargit à son issue, formant comme un vaste amphithéâtre, dont les parois ont près de 500 pieds de hauteur.

« Tiernabœa, première ferme que l'on rencontre dans cette vallée, est située au centre sur un monticule verdoyant. Les nombreux troupeaux de moutons qui l'entouraient, indiquaient que les habitans étaient à leur aise. L'on nous y fit un très-bon accueil. Chaque membre de la famille, et jusqu'aux domestiques, voulait acheter un exemplaire de l'Écriture Sainte; je ne pus en disposer que de deux, et je promis d'en apporter davantage l'année suivante. J'en donnai gratuitement deux autres à de pauvres paysans des environs.

« La continuation de notre voyage, en descendant cette vallée, fut extrêmement agréable; elle est bien habitée; les pâturages y sont excellens pour les moutons et les bœufs qui forment la principale richesse des paysans islandais. Les montagnes qui l'abritent de chaque côté, ont de 3,000 à 4,200 pieds de hauteur, et sont revê-

tues de verdure jusqu'à la moitié de cet espace. Les cabanes étaient plus propres et plus grandes, et plusieurs églises avaient meilleure apparence que celles du sud de l'île. A droite de la vallée, on voit Nupufell, où était jadis l'imprimerie de l'Islande; ce lieu étant incommode par sa position, elle fut ensuite transférée à Holum.

« Un peu plus loin, nous sommes arrivés à Hrafnagil, résidence du doyen d'Eyafjord. Il allait commencer la visite qu'il fait tous les ans en automne; il me promit de me seconder dans mes efforts. Akur-Eyri, en danois OËfjord, où nous sommes allés ensuite, est le principal comptoir du nord de l'île; il est sur la côte occidentale de l'Eyafjord, et composé d'une vingtaine de bâtimens, tant magasins que maisons. Autrefois il s'y faisait une grande pêche de harengs; depuis quelques années ces poissons ont entièrement abandonné ces parages, au grand détriment des paysans. Les petits jardins contigus aux maisons, produisent des raves et des pommes-de-terre.

« Après m'être consulté avec M. Thorarinson, grand bailli de cette partie de l'île, et le capitaine van Scheel, je changeai le plan de mon voyage, et au lieu de retourner à Reikiavik par l'ouest, je me décidai à suivre les côtes orientale et méridionale de l'île. J'avais assez de temps devant moi, et d'ailleurs le trajet des nombreuses rivières que

je devais passer, est plus facile en automne qu'au printemps.

« Invité par M. Bième, sysselman (bailli) à l'aller voir à sa maison de Kiarne, à deux milles au sud d'Akur-Eyri, je fus très-satisfait de ma course. La maison est fort jolie, et ce qui se rencontre assez rarement en Islande, les appartemens sont bien aérés; je fus surtout enchanté de la bibliothèque de M. Bième et de celle de sa femme. Il est difficile de former un meilleur choix de livres en différentes langues. Les habitans de cette vallée et de plusieurs autres situées dans le voisinage, sont les plus spirituels et les plus éclairés de l'île. Ils donnent le plus grand soin à l'éducation de leurs enfans; la nature s'étant montrée moins marâtre envers eux, qu'envers une grande partie de leurs compatriotes, ils sont plus en état d'acheter les livres nécessaires pour l'instruction de leur famille.

« Avant de continuer mon voyage à l'est, je partis le 8 août pour une excursion à l'ouest vers le Skagafjord, afin de remettre des lettres de l'évêque, relatives à la distribution des exemplaires de l'Écriture Sainte dans ce quartier de l'île. M. van Scheel eut la complaisance de m'accompagner jusqu'à Mœdruvalla, où demeure le grand bailli. Ce lieu est dans une situation agréable, un peu au nord de l'Horgaa, au pied d'une chaîne de

montagnes très-hautes, qui se prolonge jusqu'à l'Eyafjord. J'allai ensuite sous la conduite du pasteur d'Audabecka, homme très-instruit; la promptitude avec laquelle il citait les meilleurs auteurs allemands, anglais et français, me causa une surprise agréable. Il ne soigne pas moins la santé du corps, que celle de l'âme de ses ouailles; c'est un médecin habile, avantage inappréciable dans un pays si peu habité. Sa paroisse, qui compte 400 habitans, est une des plus peuplées de l'île.

« La conversation de mon compagnon de voyage m'intéressait tellement, que j'oubliais la longueur de la route, et que je ne faisais pas attention aux beautés pittoresques dont j'étais entouré, et qui, dans une autre occasion, auraient fixé mes regards. Nous entrions dans la jolie vallée d'OExnadal, lorsqu'il me montra une maison de l'autre côté de la rivière, en me disant que c'était celle de leur célèbre poète. Nous finîmes la journée à Steinstad, chez le pasteur de Backa. Les deux ministres m'apprirent que jamais la morale n'avait été aussi bien pratiquée dans le nord de l'Islande, qu'à l'époque actuelle; on n'y entend plus parler de crimes, et l'ivrognerie n'y existe presque plus, depuis le commencement de la guerre, ce qui peut être attribué en partie au prix élevé des liqueurs spiritueuses. Notre pauvreté, ajoutait le pasteur d'Audabecka, est le boulevard de notre bonheur.

« Un heureux hasard m'ayant fait rencontrer un des doyens pour lequel j'avais des lettres de l'évêque, je pris avec lui les arrangemens relatifs à la distribution des bibles qui avaient été expédiées à Skagafjord, ce qui me dispensa de pousser mes courses jusque là : ensuite j'allai avec les pasteurs à Bøgisaa, rendre visite au pasteur John Thorlakson, le poète islandais. Il était alors, comme la plupart de ses confrères dans cette saison, aidant ses gens à faucher le foin. Instruit de notre arrivée, il se hâta, autant que son âge et ses infirmités le lui permirent, de revenir chez lui, et nous dit que nous étions les bienvenus dans son humble demeure. La porte n'a pas tout-à-fait quatre pieds de haut, la pièce où il nous reçut peut en avoir huit de long sur six de large ; au fond est son lit, et près de la porte vis-à-vis de la fenêtre, une table sur laquelle il confie au papier les inspirations de sa muse. Lorsque je lui dis que mes compatriotes ne m'auraient jamais pardonné, et que je ne me serais jamais pardonné moi-même d'être venu dans cette partie de l'île, sans lui avoir rendu visite, il me répondit que la traduction de Milton lui avait procuré beaucoup de momens agréables, et l'avait fait penser souvent à l'Angleterre, mais que, relégué dans le nord de l'île, et ayant vécu si long-temps sans voir aucun des compatriotes de Milton, il n'avait

jamais espéré qu'il aurait un jour cette satisfaction.

« Les trois premiers chants de sa traduction, ont seuls été imprimés dans les mémoires de la Société islandaise ; cette compagnie ayant terminé ses travaux en 1796, M. Thorlakson a été privé du moyen de faire connaître au public le reste de son travail. Il est dans l'impossibilité de le faire imprimer à ses frais, tout son revenu annuel ne s'élevant qu'à 26 rixdallers (160 francs), et il est obligé d'en donner près de la moitié à un prêtre qui dessert une de ses deux cures. Il a fait sur sa pauvreté, partage trop ordinaire des poètes, des vers dont voici la traduction littérale. « Je suis, depuis ma naissance, uni à la pauvreté qui m'a tenu constamment embrassé contre son sein depuis soixante-huit hivers. Dire si nous serons séparés ici bas, c'est ce que sait seul celui qui nous a donnés l'un à l'autre. »

« C'est une véritable perte, pour la littérature scandinave, que cette traduction n'ait pas été imprimée en entier, car non seulement elle est meilleure que toutes celles qui existent, mais même elle rivalise avec l'original et quelquefois le surpasse. M. Thorlakson me donna une copie de son travail qu'il avait soigneusement revue ; de sorte qu'elle peut être regardée comme autographe. Il a commencé une traduction de la *Messiede* de Klopstock, terminé celle de l'*Essai*

sur *l'homme* de Pope, et de plusieurs poèmes danois et anglais, et en a composé un grand nombre dans des genres différens.

« L'habitation de M. Thorlakson est réellement poétique; elle est située à la jonction de trois belles vallées, dont les rivières, en se réunissant, forment un fleuve large et rapide. Derrière la ferme, plusieurs cascades magnifiques se précipitent, du sommet des monts, à des hauteurs différentes. La vue est bornée de tous côtés par des montagnes prodigieuses, dont quelques-unes ont plus de 4,000 pieds d'élévation, et se terminent par des cimes de la forme la plus bizarre.

« Après avoir passé une heure à Bøgisaa, nous sommes allés à Hørgardal. Un des prêtres me quitta; nous avons ensuite remonté la vallée jusqu'à Mirka, dont le pasteur me procura un guide à Flaugasæl, pour la continuation de mon voyage. C'était la dernière maison de la vallée. Le terrain d'alentour était si marécageux et si humide, que je ne pus trouver un emplacement convenable pour ma tente. Je m'enfonçai deux milles plus avant dans la bruyère, et je campai sur la rive gauche du Hørgaa.

« Un des principaux inconvéniens auxquels les habitans des vallées du nord de l'Islande sont exposés, est le *Skrida*, ou la chute d'une portion de montagnes qui, en s'écroulant avec un fracas

terrible, entraîne devant elle tout ce qu'elle rencontre, et enterre les cabanes; celles-ci, pour éviter les inondations, sont généralement placées au pied des hauteurs, et par conséquent menacées sans cesse d'une catastrophe, surtout après les grandes pluies.

« Le lendemain je franchis, sous la conduite de mon guide, les fondrières, les ravines et les précipices, qui sont au pied de l'Hialtadal Yœkul; il fallut descendre de cheval pour gravir sur les flancs escarpés, et marcher sur la neige dont les fentes étaient remplies, car la glace n'était pas assez forte pour nous empêcher de tomber dans la rivière qui coulait au-dessous de nous. Ce ne fut qu'avec des peines infinies, que nous parvînmes au sommet. Quoiqu'il soit élevé au moins à 2000 pieds au-dessus du niveau de la mer, nous étions entourés de cimes encore plus hautes, sur lesquelles on ne voyait que très-peu de neige. A ma grande surprise, la température était de douze degrés plus chaude dans cette région hyperboréenne, que dans la vallée que je quittais.

« Dans la vallée d'Hialtadal, où je descendis ensuite, j'admirai la richesse des pâturages et la grandeur majestueuse du tableau. Bientôt j'arrivai à Holum, terme de mon voyage de ce côté, pour cette année. M. Gislé Johnson, ancien recteur de l'école qui a été transférée dans le sud de

l'île, me combla d'attention. Il me conduisit au ci-devant palais épiscopal qui lui appartient, en me disant que j'y logerais durant mon séjour à Holum. Il a acheté une grande partie des terres qui dépendaient de l'évêché, et s'occupe de leur culture. L'église d'Holum est la plus belle de l'île; elle est bâtie en grès rouge, sorte de pierre que l'on trouve à Holarbyrde, montagne à peu de distance dans la vallée. Cet édifice est encore presque entier. On y voit plusieurs monumens curieux, entre autres l'autel orné d'une représentation du crucifiement du sauveur, sculptée en bois et dorée.

« L'évêché de Holum, fondé en 1106, fut réuni en 1797 à celui de Skalholt, et tous deux ont été transférés à Reikiavik. Ces changemens ainsi que la translation de l'école, ont causé un mécontentement universel, notamment dans le nord de l'île. Ils ont ruiné Holum. On n'y voit plus aujourd'hui que la cathédrale, la maison épiscopale construite en bois, et la seule à deux étages que j'aie rencontré en Islande; les bâtimens de la ferme de M. Jonson, et deux autres maisons.

« Holum est très-bien situé à l'extrémité du Holarbyrde, haute montagne, de chaque côté de laquelle une belle vallée se prolonge au nord jusqu'au Hialtadalr, qui à Holum tournant à

l'ouest, s'ouvre graduellement vers le Skaga-fiord, où la rivière se jette dans la mer à quinze milles au-dessous de la ville. Les montagnes de chaque côté sont d'une élévation prodigieuse; celle de Tindastol, fameuse pour ses richesses minérales, borne la vue à l'ouest. Un peu au sud de Holum, est Hof, cabane qui fut le premier lieu habité dans cette vallée. On m'y montra une pierre qui, dans les temps du paganisme, servait d'autel.

« La famille de M. Jonson me témoigna toutes sortes d'égards; je reçus entre autres une marque d'attention qui me parut singulière. L'heure de se coucher étant venue, je fus conduit par M. Jonson et par sa femme, dans une chambre reculée où il y avait un lit antique, mais très-bon, et que tout me fit présumer avoir servi à plus d'un évêque de Holum. Il se passa alors une cérémonie qui prouve jusqu'où s'étend l'hospitalité et l'innocente simplicité des Islandais. Après m'avoir souhaité une bonne nuit, mes hôtes laissèrent auprès de moi leur fille pour m'aider à me désabiller, politesse dont j'aurais mille fois mieux aimé être dispensé, tant elle me paraissait opposée aux sentimens de bienséance que professe tout homme bien élevé. Je cherchais en vain à m'excuser de recevoir ce service; la jeune personne soutint que c'était la coutume, et qu'il

était de son devoir d'aider un voyageur fatigué. Dès que je fus au lit, elle plaça auprès de moi une longue planche pour m'empêcher de tomber, et après avoir posé un vase plein de lait sur une table qu'elle approcha de mon chevet, elle me souhaita une bonne nuit et se retira. Je reconnus ensuite que cet usage était général en Islande. Lorsqu'il n'y a pas de filles dans une famille, la maîtresse de la maison se charge de ce devoir.

« Je partis de Holum le 11, malgré les instances de mes hôtes qui voulaient obligeamment me retenir. Je visitai sur mon chemin les sources chaudes de Reikialaug, situées sur la rive gauche de la rivière, à six milles de Holum. A mon retour à Akur-Eyri, je concertai le plan de mon voyage avec M. Brième, et le 13 je me remis en route avec mon domestique.

« Un peu au-dessus du comptoir, je traversai la rivière d'Eyafjord, qui, avant de se jeter dans la baie, se partage en plusieurs branches, et forme plusieurs îles, ce qui a fait donner au bras de mer son nom, qui signifie baie des îles. L'aspect du Vadla-Heide qui sépare le canton de Vadlé de celui de Thingey, m'avait fait espérer que de son sommet je jouirais d'une perspective très-étendue; mais un brouillard épais m'enveloppa au milieu de la montée, et ce ne fut que par une ouverture accidentelle, qui eut lieu dans la masse des va-

peurs humides, que je pus apercevoir les sinuosités de la rivière, des églises et un grand nombre de maison. La brume se dissipa lorsque je fus descendu à deux milles, sur le côté opposé de la montagne, et la belle vallée de Fnioska se déploya devant moi. Les monts qui la bornent des deux côtés différent de ceux de l'ouest de l'île, étant sans crevasses et au contraire entièrement couverts d'herbe. Il y a une centaine d'années que cette vallée offrait une des plus belles forêts de l'île, aujourd'hui l'on n'y distingue pas un seul arbre. Tel a été l'effet de l'inclémence des saisons et de l'imprévoyance des habitans. Il reste encore au-delà de la rivière, de nombreux troncs de bouleaux qui ont plus de deux pieds de diamètre.

« En remontant cette vallée, j'arrivai à Hæls. La belle verdure et l'étendue du terrain cultivé autour du presbytère; le grand nombre de vaches, de moutons et de chèvres qui paissaient; tout annonçait la bonne qualité du sol. Quoiqu'il fût presque obscur, le pasteur aidait ses gens à faire le foin. Il se hâta d'aller chez lui, et me reçut de la manière la plus amicale.

« Le lendemain était dimanche. Le service n'a lieu qu'une fois le jour dans l'île, et commence rarement avant midi ou deux heures; parce qu'il faut que les Islandais aient le temps